DISSERTATION

N° 118.

SUR

L'AMÉNORRHÉE

OU

SUPPRESSION ACCIDENTELLE DES MENSTRUES;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 31 mai 1830, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR D.-EDMOND PEFFAULT DE LATOUR, de Paris,

Département de la Seine.

Propter solum uterum mulier est id quod est.

VANHELMONT.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1830.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	MM.
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. / ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU, *Examinateur.* / FOUQUIER, *Examinateur.*
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT, *Suppléant.*
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	
Clinique médicale	CAYOL. / CHOMEL. / LANDRÉ-BEAUVAIS. / RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON, *Président.* / BOYER. / DUBOIS. / DUPUYTREN, *Examinateur.*
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, LALLEMENT, LEROUX.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.
Baudelocque.	Dubled.
Bayle.	Dubois.
Bérard.	Gerdy.
Blandin.	Gibert.
Bouillaud.	Hatin.
Bouvier.	Lisfranc.
Briquet, *Suppléant.*	Martin Solon.
Brongniart.	Piorry.
Cloquet.	Rochoux.
Cottereau.	Sandras.
Dance, *Examinateur.*	Trousseau.
Devergie, *Examinateur.*	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.

A MON GRAND-PÈRE,

A MON PÈRE,

ET

A MA MÈRE.

Témoignage d'amitié, de respect et de reconnaissance.

D.-E. PEFFAULT DE LATOUR.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/dissertationsurl0004dedm

DISSERTATION

SUR

L'AMÉNORRHÉE

OU

SUPPRESSION ACCIDENTELLE DES MENSTRUES.

Le mot aménorrhée, de *α privatif*, de *μὴν*, *μηνὸς*, *mois*, et de *ῥέω*, *je coule*, considéré dans sa signification primitive, paraît embrasser tous les cas où les femmes sont privées de l'évacuation menstruelle; mais nous lui donnons ici une acception beaucoup moins étendue, et nous en restreignons l'application aux suppressions déterminées par des causes accidentelles.

L'aménorrhée ne doit pas plus que la suppression de toute autre sécrétion naturelle ou artificielle être regardée comme une maladie distincte; mais, en raison de l'importance de la menstruation et de l'abondance du fluide excrété, elle devient presque toujours la source de maladies excessivement graves; aussi le médecin doit-il s'attacher à la bien connaître. Pour étudier avec méthode tout ce qui a rapport

à cette affection, il convient d'examiner successivement ses symptômes, son diagnostic, son prognostic, puis son traitement; mais il est essentiel, avant de faire son histoire, de dire en quoi consiste la menstruation.

La femme est sujette tous les mois à un écoulement de sang par les organes de la génération, écoulement qui, pendant la plus grande partie de sa vie, est le signe et le régulateur de sa santé, et auquel on a donné les noms de *menstrues*, *mois*, *règles*, etc.

Cependant ces retours ne sont pas constans, ils varient même chez un grand nombre de femmes; les unes sont réglées tous les quinze jours, d'autres tous les mois, enfin cet écoulement se montre très-fréquemment à une époque différente de celle à laquelle on l'observe communément, sans déterminer pour cela de graves accidens.

Le climat, le tempérament, l'éducation, le genre de vie, sont autant de causes qui influent d'une manière particulière sur l'époque de la première apparition du flux menstruel; plusieurs circonstances concourent également à le retarder ou à l'accélérer. La menstruation est généralement plus précoce dans les pays situés sous l'équateur, où elle a lieu ordinairement de huit à neuf ans, que dans les contrées septentrionales, où elle n'apparaît, au contraire, que vers l'âge de dix-huit ou dix-neuf ans; cependant cette dernière règle n'est pas sans exception, car les femmes qui habitent les bords de la mer Glaciale, telles que les Samoïèdes, les Lapones, sont réglées de dix à onze ans.

Le tempérament seul peut aussi faire varier l'époque de la première menstruation; les femmes sanguines, nerveuses anticipent sur celles qui sont faibles et lymphatiques.

Le genre de vie, de même que l'éducation, contribue plus puissamment encore à rendre les règles précoces ou tardives : c'est ainsi, par exemple, que le séjour des grandes villes, où une foule de circonstances concourent à augmenter la susceptibilité nerveuse, hâte ordinairement la menstruation. Là, en effet, une vie molle et oisive, une nourriture succulente, l'intempérance; d'un autre côté, les

spectacles de tous genres, les bals, la lecture des romans, en exaltant considérablement l'imagination des jeunes personnes, en les tourmentant par des illusions prématurées, développent en elles l'instinct reproducteur, à l'existence duquel celle du flux menstruel paraît être unie par des liens indissolubles; et il n'est pas rare de rencontrer dans la même ville des jeunes personnes réglées à l'âge de dix à douze ans, tandis que le plus grand nombre ne l'est communément qu'à treize ou quatorze.

Les phénomènes opposés s'observent chez les femmes qui habitent la campagne; accoutumées de bonne heure à mener une vie régulière et laborieuse, à ne goûter que des plaisirs purs et simples, à une nourriture frugale, ces dernières voient paraître leurs règles beaucoup plus tard sans en éprouver la plus légère incommodité.

Les menstrues, avons-nous dit, reviennent habituellement tous les mois; la quantité de sang qui s'écoule chaque fois présente un grand nombre de variétés; elle est relative aux différens individus : ainsi, on a remarqué qu'elle était plus abondante chez les femmes nerveuses et mélancoliques que chez celles d'un tempérament lymphatique et qui ont beaucoup d'embonpoint. Nous trouvons encore une grande différence entre les femmes de la campagne, qui généralement voient fort peu, et celles de la ville, qui, quoique faibles en apparence, font néanmoins des pertes considérables.

Il est donc impossible de fixer, même d'une manière approximative, la quantité de sang exhalé à chaque époque menstruelle; aussi ne parlerai-je pas des recherches faites à cet égard par les différens auteurs. L'écoulement des règles, quant à sa durée, présente aussi une foule d'anomalies; chez la plupart, il a lieu pendant trois ou quatre jours, chez d'autres, pendant deux seulement, et chez certaines autres enfin, pendant six, huit, et même dix jours. Pareillement, comme je l'ai déjà dit plus haut, un certain nombre de femmes sont réglées tous les vingt-sept à trente jours; d'autres le sont deux fois le mois, et plusieurs enfin toutes les six semaines ou deux mois, et même plus rarement encore.

La plus profonde obscurité règne sur les causes de cette importante fonction, de même que sur sa périodicité ; tout ce que l'on sait, c'est que toutes les femmes, à quelque race d'hommes qu'elles appartiennent, sont assujetties à l'évacuation menstruelle, et que sa non apparition est marquée par le trouble, le désordre et les maladies; que sa présence et sa régulariré sont les plus sûrs garans de la santé et d'une heureuse aptitude à la génération.

Quel que soit, au reste, l'âge auquel se manifeste la puberté, elle est annoncée par des phénomènes qui ont frappé de tous les temps les observateurs les plus célèbres, qui les ont décrits avec autant d'exactitude que d'éloquence.

« Vers la douzième ou quatorzième année, dans nos climats, il s'opère presque tout à coup chez la jeune fille un changement dans ses goûts, dans ses plaisirs ; aux jeux folâtres de l'enfance succèdent de tendres inquiétudes ; une douce mélancolie s'empare de ses sens, des désirs vagues et obscurs viennent l'agiter ; elle cherche en vain la solitude, son imagination exaltée lui empêche de goûter le calme qu'elle croit y trouver ; les plus légères impressions l'affectent vivement. La matrice, jusqu'alors plongée dans l'inertie, se réveille et développe des sensations nouvelles. Tout le système utérin éprouve une sorte d'ébranlement, et est doué d'une exquise sensibilité ; en même temps les mamelles se développent, le bassin acquiert plus de capacité, le tissu cellulaire augmente, et vient donner aux membres ces formes douces et élégantes qui font la beauté du sexe ; en un mot, les phénomènes physiques et moraux les plus remarquables signalent cette période orageuse de la vie. En même temps que l'utérus entre dans un état d'orgasme, des engourdissemens et des fourmillemens se font sentir dans les membres; la jeune fille éprouve une tension douloureuse dans la région des lombes et des hypochondres, des lassitudes, des frissons, des éblouissemens, quelquefois de violens maux de tête ; son visage est rouge, son pouls plein, dur, et même irrégulier ; bientôt une certaine quantité de sang, soit pur, soit mêlé à une

sérosité blanchâtre, s'écoule, et un sentiment de bien-être succède aussitôt au trouble qui, naguère, l'agitait si cruellement.

« Une fois que la menstruation est établie, elle continue de se reproduire régulièrement, sans autre interruption que celle qui a lieu pendant la grossesse et la lactation, jusqu'à l'âge de quarante-cinq à cinquante ans. Il s'en faut cependant de beaucoup que ce terme soit fixe; la menstruation se termine quelquefois plus tôt. Ainsi, dit le professeur *Desormeaux*, il n'est pas rare de voir la menstruation finir à trente-six ou quarante ans, et même long-temps avant cette époque; d'un autre côté, elle se prolonge souvent beaucoup au-delà du terme ordinaire, jusqu'à soixante et même soixante et quelques années, et la faculté d'engendrer se conserve en même temps.

« Il en est de la disparition des règles comme de leur première éruption : certaines femmes perdent leurs menstrues fort jeunes, ce sont celles dont la puberté fut précoce; semblables à ces fleurs hâtives, que l'ardeur du soleil fait éclore et faner en un jour, elles perdent de bonne heure la faculté d'engendrer, et passent presque subitement de leur aurore à leur déclin. » (*Virey.*)

La période menstruelle dure ordinairement trente ans dans nos climats.

Toutefois, voici quels sont les signes de la cessation des règles :

Diminution progressive du sang évacué, et éloignement de plus en plus marqué des époques où l'évacuation a lieu; mais chez quelques femmes les règles, au lieu de disparaître graduellement, cessent tout à coup et sont suppléées par des écoulemens blancs, par des sueurs; d'autres fois, la cessation brusque de la menstruation détermine des congestions sur des organes importans. C'est sans doute ce cas, le plus défavorable de tous, qui a introduit dans le langage cette dénomination d'*âge critique*, qui devient impropre lorsqu'il s'agit de désigner le cours régulier d'une action organique. Les congestions qui se manifestent à l'époque de la cessation des règles ont lieu sur les or-

ganes qui ont été le plus excités pendant le cours de la vie; ainsi, ce seront l'estomac et le foie chez les personnes adonnées aux liqueurs fortes, les articulations chez les femmes qui auront été exposées au froid humide, le cerveau chez celles qui auront éprouvé des chagrins, enfin l'utérus lui-même chez celles qui auront été trop adonnées aux plaisirs de l'amour.

Cependant il ne faut pas croire que les nombreuses maladies que nous venons de signaler soient la suite inévitable de la cessation du flux menstruel; et il est au contraire des femmes qui traversent cette époque, fatale pour un grand nombre, sans éprouver d'altération notable dans leur santé.

Je termine là ce que j'avais à dire sur la menstruation, et je passe à ses causes.

Causes de l'aménorrhée. Les causes de cette affection se divisent en *prédisposantes* et en *occasionelles*.

Les *causes prédisposantes* dépendent de la constitution générale des individus, ou de la constitution particulière de l'utérus, ou enfin de l'éducation et du genre de vie.

Constitution générale de l'individu. Les tempéramens qui favorisent le plus les suppressions menstruelles, et où l'on voit éclater le plus souvent les accidens nombreux et variés qui en sont la suite, sont les tempéramens sanguin, lymphatique et nerveux.

Sans rappeler les caractères distinctifs de chaque tempérament, qui sont assez connus, nous allons essayer d'expliquer de quelle manière chacun d'eux y contribue.

Le tempérament sanguin dispose à l'aménorrhée, en favorisant les congestions sanguines locales, lesquelles opèrent la révulsion de celle qui doit se faire sur l'utérus.

Le tempérament lymphatique, en imprimant à tous les systèmes

une langueur et une faiblesse qui paralysent, en quelque sorte, le mouvement circulatoire; et le tempérament nerveux, en entretenant une trop grande susceptibilié dans l'économie.

Mais c'est surtout dans l'éducation et le genre vie, ces deux grands modificateurs des tempéramens, qu'il faut chercher les véritables causes prédisposantes de l'aménorrhée. On connaît bien leur influence, puisqu'on a été jusqu'à dire que nous n'étions que ce que l'éducation nous avait faits, que nous n'étions rien qu'habitude. Mais, quoique cette influence soit bien connue, bien appréciée, en voit-on moins d'abus dans la manière dont sont élevées les jeunes personnes dans les grandes villes? Qu'on me permette, à ce sujet, d'extraire le passage suivant de l'excellente dissertation de M. *Royer-Colard*. « Quel est, dit ce professeur, le fruit de ces éducations molles, où les enfans restent plongés dans une oisive indolence, où la craintive prévoyance des mères écarte loin d'eux les plus légères variations atmosphériques, où le besoin d'agitation que présente le premier âge s'éteint tous les jours dans les langueurs d'une vie nonchalamment sédentaire? Des muscles sans force, sans consistance, aussi excessivement mobiles qu'incapables d'une action régulière et soutenue; un système lymphatique surabondant; une constitution frêle et délicate, qu'un rien ébranle, que le moindre souffle renverse; les forces vitales, détournées de leur cours naturel, se concentrent sur le système nerveux; la susceptibilité s'exalte, et l'existence de la jeune fille se transforme, pour ainsi dire, tout entière en une suite continuelle de sensations vives, exagérées, tumultueuses. Mais si cette disposition, déjà accrue par le vice de l'éducation physique, se fortifie encore par l'éducation morale; si on entoure l'enfant d'objets qui remuent tous ses sens; si des impressions sans cesse renouvelées lui donnent à chaque instant de nouvelles secousses; si on favorise le développement de toutes ses passions, en leur fournissant des alimens, ou en les irritant par d'imprudentes et maladroites contradictions, alors le mal sera porté à son comble, le désordre de l'action nerveuse croîtra de jour en jour; et à l'époque où une nouvelle vie éveillera de nouveaux besoins et for-

mera un nouveau centre de sensations, ce désordre se communiquera aux organes que cette vie anime, et y portera un trouble d'autant plus funeste que ces organes, doués d'une plus grande activité, exerceront une plus grande influence sur le reste de l'économie.

Le résultat presque constant d'une semblable éducation est de voir l'utérus entrer en scène avant l'époque fixée par la nature. Ajoutez à l'augmentation de sensibilité qui en est la suite presque inévitable, une avidité extrême pour tout ce qui peut remuer l'imagination, ébranler les sens, pour les bals, les spectacles, les livres à grands sentimens, à grandes catastrophes ; ajoutez encore une nourriture trop succulente, des lits trop moux, un sommeil trop prolongé, des jouissances multipliées, ou quelquefois la suppression violente et soutenue de désirs qu'on ne peut satisfaire, et vous pourrez apprécier les effets d'une pareille réunion de causes excitantes. Si à une disposition opposée, à un défaut de sensibilité utérine se joignent des alimens malsains peu abondans, une habitation humide, des passions tristes, de grands travaux, de longues veilles, on observera une autre série de phénomènes : tout le système tombe alors dans le relâchement, les fonctions languissent, les organes utérins partagent cette atonie générale, et la plus légère cause suffit pour arrêter ou dévier le cours naturel de la menstruation. Mais l'aménorrhée n'est pas toujours produite par de telles prédispositions ; elle dépend le plus souvent de causes qui exercent leur action au moment même où les règles doivent couler, et qui en suspendent promptement le cours. On place au premier rang l'impression d'un froid subit, soit que cette impression résulte du contact de l'air, de l'ingestion d'une boisson froide, de l'immersion du corps, ou d'une partie seulement dans l'eau froide lorsqu'on est en sueur ; les injections ou applications astringentes aux parties génitales ; un coup, une chute, une brûlure, une douleur vive quelconque ; une saignée du bras faite intempestivement, l'administration de médicamens actifs, l'action d'une odeur forte et pénétrante, etc. Au moral, les causes

qui agissent instantanément sont toutes celles qui produisent une impression vive : ainsi, un emportement de colère, un violent chagrin, une grande joie, la peur, une nouvelle, bonne ou mauvaise, lorsqu'on ne s'y attend pas, sont, dis-je, autant de causes qui peuvent produire l'aménorrhée. Les causes prédisposantes peuvent aussi, quand elles ont acquis un grand degré d'intensité ou qu'elles ont une longue durée, produire par elles-mêmes cette affection; mais alors elle s'établit lentement et est précédée de la diminution progressive des menstrues. Dans le premier cas, on doit attendre des maladies aiguës à la suite de la suppression des règles, et les symptômes qui lui sont propres sont plus intenses ; dans le second, on voit le plus souvent survenir des maladies chroniques, qui sont peut-être autant dues à la cause de l'aménorrhée qu'à cette affection elle-même.

Symptômes. On les a divisés en *locaux* et en *généraux* :

Les *symptômes locaux* sont ceux qui ont leur siége dans les organes de la génération ; la malade éprouve des douleurs, des tiraillemens qui se font ressentir dans les régions des lombes et des aines; un sentiment de pesanteur dans l'hypogastre, des tranchées utérines plus ou moins violentes, une chaleur inaccoutumée aux parties génitales ; on remarque en même temps le gonflement des mamelles, celui du ventre, qui est quelquefois porté au point de simuler la grossesse. Tous ces symptômes sont, au reste, plus ou moins développés. La suppression a-t-elle été brusque, la femme jouit-elle d'un tempérament sanguin, les règles sont-elles ordinairement abondantes? ils acquerront en peu de temps la plus grande intensité ; il s'y joindra de la douleur de tête, la rougeur de la face, la plénitude et la fréquence du pouls, tous les signes enfin qui accompagnent les inflammations aiguës. La suppression, au contraire, s'est-elle faite progressivement? le système lymphatique est-il en excès? ces mêmes symptômes seront peu prononcés, et leur résultat sera presque constamment des maladies chroniques.

Les *symptômes généraux* sont ceux qui caractérisent les nombreuses maladies qui peuvent survenir à la suite de la suppression des règles ; ces maladies sont, des fièvres, des phlegmasies, des hémorrhagies qui, quelquefois, deviennent périodiques et suppléent à la menstruation ; des névroses, des maladies du système lymphatique, des affections organiques. Les énumérer avec quelque détail, ce serait présenter un tableau nosographique presque complet ; cependant qu'on ne s'y trompe pas, et qu'on n'aille pas prendre l'effet pour la cause : trop souvent des médecins inattentifs ont attribué à la suppression des menstrues des maladies dont elle n'était véritablement qu'un symptôme. Le cancer de l'utérus, par exemple, peut en imposer à cet égard.

Diagnostic. Le diagnostic de l'aménorrhée est le plus souvent facile, puisque le rapport des malades suffit pour nous en instruire ; mais c'est le plus souvent la cause qu'il faut combattre, et on n'arrive pas toujours à la découvrir. Les malades ne sont pas toujours sincères ; souvent le besoin de distraire l'attention d'une grossesse qu'on veut cacher, ou le désir criminel d'étouffer un fruit conçu dans le mystère, les engagent à tromper le médecin, et à lui présenter comme une maladie ce qui est un effet des lois communes de la nature. Dans tous les cas, pour juger sainement, l'homme de l'art doit joindre à la connaissance parfaite des maladies qui ont quelque rapport avec l'aménorrhée l'attention la plus scrupuleuse, non-seulement pour éviter la méprise ou l'erreur, mais encore les piéges qu'on peut lui tendre ; il devra toujours être en garde, et prendre les plus grandes précautions pour ne compromettre ni sa réputation, ni l'intérêt de la société, ni le salut de la femme qui le consulte.

On ne peut tirer aucune induction des divers phénomènes ou des changemens que la femme éprouve, tant au physique qu'au moral, pendant que la suppression existe, puisqu'ils peuvent être occasionnés par une infinité de causes différentes. Sans doute tous ces signes, quoique équivoques, doivent être pris en considération lors-

qu'on est appelé par la femme même qui les éprouve, et le médecin doit alors se tenir dans les bornes d'un doute raisonnable, pour ne rien précipiter et ne rien hasarder ; il ne devra employer que des remèdes innocens, et se tenir ainsi dans une sage expectation, jusqu'à ce que le temps, en rendant plus évident l'état réel dans lequel se trouve la femme, vienne lui dicter la conduite qu'il a à tenir.

Prognostic. Le prognostic de l'aménorrhée varie selon les causes qui l'ont déterminée, suivant son degré d'ancienneté, l'état antérieur de la menstruation, et suivant la nature et l'intensité des accidens qu'elle détermine.

En général, l'aménorrhée qui provient d'un accident qui s'est déclaré d'une manière subite laisse beaucoup plus d'espoir que celle qui tient à la constitution de l'individu, à son genre de vie, à de violens chagrins, etc. La première cède presque toujours aux remèdes administrés à propos, ou guérit par les seuls efforts de la nature; tandis que la seconde est souvent rebelle à nos moyens thérapeutiques, et peut occasioner les plus graves désordres dans l'économie.

L'ancienneté de la maladie augmente encore la gravité du prognostic, non-seulement parce qu'alors le traitement est plus long et plus difficile, mais surtout parce qu'à la suite de ces suppressions qui existent depuis long-temps surviennent trop souvent des dégénérations cancéreuses, tuberculeuses. On connaît cependant des exemples de guérison d'aménorrhée très-ancienne ; mais ce ne sont là que d'heureuses et rares exceptions.

Il est nécessaire, avant de porter son prognostic, que le médecin s'assure de l'état antérieur de la menstruation, de la fréquence et de la régularité plus ou moins grande dans ses retours périodiques, de sa durée ordinaire, et de la quantité de sang qui s'écoule à chaque époque. On conçoit facilement, en effet, que chez une femme dont

les règles reviennent habituellement à des époques rapprochées, régulières et en abondance, le danger sera plus grand que chez celles qui ne perdent qu'une petite quantité de sang, et qui n'éprouvent cette évacuation qu'à des intervalles rares et indéterminés. Les accidens seront d'autant moins à craindre, toutes choses égales d'ailleurs, que la suppression sera survenue plus près du moment où les règles devaient naturellement paraître.

Parmi les affections produites par l'aménorrhée, les unes, purement locales et assez ordinaires, ne présentent aucun danger; tels sont les douleurs et les tiraillemens dans les lombes, les coliques, etc. Mais il n'en est pas de même de l'inflammation, du squirrhe et du cancer qui attaquent la matrice, ni des symptômes secondaires, tels que la phthisie pulmonaire, les anévrysmes, les affections abdominales; les névroses, telles que l'hystérie, l'épilepsie.

Traitement. Dans le traitement de l'aménorrhée le praticien a deux indications à remplir : 1°. empêcher le développement des causes prédisposantes, ou corriger la disposition qui les constitue, et prévenir l'action des causes occasionnelles; 2°. combattre la maladie quand elle est déclarée. De là deux sortes de traitement, l'un *préservatif* et l'autre *curatif*.

On satisfait à la première indication en employant toutes les précautions hygiéniques appropriées aux diverses circonstances qui ont été exposées en traitant des causes prédisposantes. Ainsi, par exemple, si c'est une femme douée d'un tempérament sanguin, il faut diminuer la pléthore par un régime peu substantiel, en lui recommandant de se nourrir principalement de végétaux, lui interdire les spiritueux, ne lui permettre l'usage du vin qu'étendu d'une grande quantité d'eau, l'engager à prendre un exercice modéré, à faire usage du bain tiède, à ne pas s'exposer aux viscissitudes atmosphériques, à se livrer peu au sommeil, et à éviter par-dessus tout les émotions vives de l'âme. Il arrive pourtant qu'on est obligé de pratiquer une

saignée, surtout si la femme est naturellement sanguine et robuste, et chez laquelle tous les actes de la vie annoncent une exaltation des forces vitales; à l'aide de ce moyen on prévient quelquefois le développement d'une phlegmasie ou d'une congestion sanguine sur un des principaux viscères. Chez la femme d'un tempérament éminemment lymphatique, un régime tout à fait opposé au précédent lui sera conseillé, on lui recommandera de respirer un air vif et sec, d'éviter l'humidité, de se vêtir chaudement, de faire usage de bains froids, d'alimens toniques et excitans, d'un vin généreux pris avec réserve; enfin on l'engagera à faire tous ses efforts pour combattre son penchant naturel au repos et à la paresse, en se livrant peu au sommeil et en prenant de l'exercice.

Lorsqu'au contraire le système nerveux prédomine, on doit tâcher de diminuer la susceptibilité nerveuse en fortifiant le système musculaire; on prescrira un air doux, légèrement humide, une habitation tranquille, le séjour à la campagne; on recommandera d'éviter le froid, de faire usage du bain tiède; de proscrire toute alimentation de nature stimulante, les liqueurs alcoholiques; de faire usage du lait. On conseillera la promenade, les exercices variés, mais toujours modérés, pour déterminer une légère fatigue, et disposer par là au sommeil, dont la durée n'est point limitée. Comme le calme de l'âme est indispensable aux femmes de cette constitution, elles doivent éviter tout ce qui peut produire des émotions vives, tels que les bals, les spectacles, etc.

Pour prévenir les causes occasionelles, il faut se rappeler qu'il y en a de deux sortes; les unes qui agissent lentement, et les autres d'une manière subite. Il n'est pas toujours possible de se soustraire à l'influence des premières, parce que souvent elles sont attachées aux circonstances au milieu desquelles on vit; mais, lors même qu'on s'y trouve assujetti d'une manière inévitable, on peut encore trouver les moyens d'en diminuer on d'en affaiblir les funestes effets.

Les précautions relatives aux causes occasionelles dont l'action est

subite, se réduisent à éviter, pendant le temps que coulent les règles, toutes les impressions physiques et morales qui ont déjà été énumérées.

Traitement curatif. Ce traitement doit varier selon la nature des causes occasionelles ou prédisposantes, et suivant la nature des symptômes et l'ancienneté de l'affection.

Il est évident que la première chose à faire est d'écarter ou de combattre les causes occasionelles et prédisposantes, si elles existent encore; celles mêmes qui n'ont agi que d'une manière passagère peuvent exiger un traitement particulier. Ainsi, lorsque l'aménorrhée a succédé à l'impression subite du froid et que l'on est appelé dès les premiers momens, l'usage des boissons chaudes et légèrement sudorifiques, le séjour au lit, en un mot tous les moyens capables de déterminer doucement la transpiration, sont les plus convenables en pareil cas, et on en obtient souvent des succès. Les bains, les antispasmodiques, tels que les infusions de tilleul, de feuilles d'oranger, les potions légèrement éthérées, seront aussi très-efficaces, lorsque la suppression sera due à une impression vive de l'âme; mais si l'on est appelé un peu tard, on peut être obligé d'avoir recours à un autre traitement. De larges cataplasmes émolliens recouvrant toutes les parties sexuelles favoriseront le mouvement fluxionnaire vers l'utérus, et produiront en même temps dans cet organe un relâchement favorable dans le cas où il serait le siége d'une irritation spasmodique; les bains de siége émolliens, les fumigations faites avec la vapeur de l'eau chaude, dans laquelle on fait infuser du cerfeuil et de l'armoise, auront un résultat analogue.

Ces moyens ne conviendraient pas si l'utérus était doué de propriétés vitales languissantes; alors on emploie avec succès les frictions sèches faites sur les cuisses et sur l'hypogastre avec de la flanelle, les injections légèrement excitantes dans la cavité du vagin. Un moyen des plus efficaces est, sans contredit, l'application des

sangsues à la vulve ou à la partie supérieure des cuisses; mises en petite quantité, au nombre de six ou huit, par exemple, elles produisent un effet plus avantageux que lorsqu'elles sont en nombre plus considérable. Les ventouses scarifiées, la saignée du pied, qu'on recommande dans la même circonstance, quoique très-convenables, jouissent d'une efficacité moins grande. On a aussi préconisé l'électricité comme un moyen très-propre à favoriser le cours des règles, mais il ne faut en user qu'avec prudence, et seulement quand la matrice est frappée d'une sorte d'inertie. Quant aux médicamens internes, plus particulièrement connus sous le nom d'*emménagogues*, tels que le safran, l'armoise, l'absynthe, la cannelle, les préparations et les eaux minérales ferrugineuses, etc., ils ne conviennent qu'aux individus d'un tempérament lymphatique. Il en est de même des purgatifs drastiques, tels que l'ellébore, l'aloès, des vomitifs et des sternutatoires, que quelques-uns ont conseillés, à raison des secousses qu'ils provoquent. Ces médicamens, qui ont pour but de déterminer une congestion vers l'utérus, ne doivent être employés que quand on en a mis inutilement de plus doux en usage. A plus forte raison, combien ne doit-on pas être réservé sur l'emploi de certaines substances, telles que les cantharides, l'huile essentielle de rue, de sabine, etc., que quelques médecins ne craignent pourtant pas d'employer dans presque tous les cas d'aménorrhée.

Il faut remarquer que pendant les premiers mois qui suivent la suspension du flux menstruel, la nature conserve la tendance à le reproduire à chaque période accoutumée. On doit donc de préférence employer les moyens curatifs qui viennent d'être indiqués à l'approche de cette période, en ayant soin de les varier suivant la constitution de l'individu et l'état particulier de l'utérus. On doit aussi conseiller, dit le professeur *Desormeaux*, l'exercice, et surtout l'exercice à cheval, les voyages. Les toniques, comme le quinquina, les amers aromatiques; les eaux minérales sulfureuses et ferrugi-

neuses sont, ajoute le même auteur, les meilleurs moyens que l'on puisse mettre en usage; les bains sont aussi très-convenables, et forment avec l'exercice une des ressources sur lesquelles on peut le plus compter dans la plupart des cas. Quand l'aménorrhée est ancienne, que la constitution de la femme est détériorée, ou que les menstrues ne se sont supprimées qu'à la suite d'un état de maladie préexistant; il faut, avant de chercher à rappeler les règles, employer tous les moyens propres à rétablir la santé et les forces, autrement ce serait en vain que l'on mettrait en usage tous les emménagogues imaginables; et si jamais on parvenait à déterminer l'excrétion menstruelle, elle ne ferait qu'aggraver l'état de la malade en augmentant sa faiblesse.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Ad summos morbos, summæ curationes diligentissimè adhibitæ optimè valent. *Sect.* 1, *aph.* 6.

II.

Mulieri, menstruis deficientibus, è naribus sanguinem fluere, bonum. *Sect.* 5, *aph.* 32.

III.

Lassitudines spontè obortæ morbos denuntiant. *Sect.* 2, *aph.* 5.

IV.

Morborum acutorum non omninò tutæ sunt prædictiones, neque mortis, neque sanitatis. *Ibid.*, *aph.* 19.

V.

Frigida velut nix, glacies, pectori inimica, tusses movent, sanguinis eruptiones ac catharros inducunt. *Sect.* 5, *aph.* 24.

VI.

A plagâ in caput stupor aut delirium, malum. *Ibid.*, *aph.* 14.